

La poésie, mémoire du sacré

Rina Lasnier

Volume 15, numéro 3-4 (87-88), 1973

Parole, poème, sacré

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30375ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lasnier, R. (1973). La poésie, mémoire du sacré. *Liberté*, 15(3-4), 172–174.

La poésie, mémoire du sacré

La fuite tourbillonnante de notre civilisation paroxysmique aura été de s'éloigner de plus en plus du sacré, de se matérialiser avec ruse et violence, enfin de se donner une mentalité de plus en plus profane.

Aussi, l'homme, projeté de l'intérieur à l'extérieur, désemparé par l'absurde d'une vie sans point de départ ni orientation d'arrivée, n'aura plus le temps ni le goût des aventures spirituelles. C'est à l'éblouissement des techniques et non plus à une vision personnelle qu'il vouera son esprit créateur, et, s'il est poète, c'est du vertige et de l'intoxication des mots qu'il voudra tirer ses pouvoirs et masquer ainsi l'angoisse du vide. Cette aliénation de l'esprit prive l'homme du foyer secret de sa condition humaine, de cet indestructible monde spirituel où l'âme prend goût à son destin le plus intime, le plus absolu.

Cette rupture, cette dis-traction nous a valu, en poésie, la multiplicité épuisante des paroles parallèles, sans lien entre elles et sans liens avec la vie cohérente. Ces jeux et ces jets, ternes ou colorés, ressemblent aux trajectoires, vite désagrégées des feux d'artifice, explosés d'un centre détonant et renié à mesure.

Comment en sommes-nous arrivés à cette poésie de l'irrationnel, de l'agression verbale, et parfois, de la subversion ? Remarquons d'abord que toute insuffisance du langage coïncide avec la médiocrité de notre monde lui-même. L'art et la littérature ont-ils encore quelque chose de substantiel à pro-

poser à tout homme étouffé de « nouveautés » mais combien vidé de contemplation ?

Ce que nous avons si facilement perdu, discrédité, ce que Kafka, puis Soljenitsyne ont cherché dans l'obscurité et le désespoir, c'est le sang de l'âme, le sens du sacré. Ce que Lautréamont et Rimbaud ont haï jusqu'à le vomir, c'est la profanation de ce « sacré » sur eux dont la bourgeoisie avait fait une commodité et une sécurité. C'est une qualité d'âme qui lorsqu'elle est affadie contamine le langage. Plus un poète est grand, plus il a mémoire de la Parole première, de la Réalité dernière et c'est pour avoir oblitéré cette mémoire intemporelle que la poésie est acculée aux impasses de la froideur brillante et de la désaffection de l'humain. L'âme de la poésie, à la fois cosmique et métaphysique, c'est cette force unitive et chaleureuse capable de retourner à l'essence et de la rayonner. Et c'est cette essence qui relie le poète à cette mémoire anonyme et circulante des trois brûlures, des trois sacres, l'amour, la mort, l'attrance divine. Par eux la poésie témoigne de l'Être et de l'Autre.

Par un certain savoir, par un certain émoi, la poésie répond à une faim qui la provoque et à une soif qui l'invite. Enfance de la Création, naïveté admirable du créateur, toute poésie est immergée dans ces eaux allumées de l'Esprit ; eaux portées sur les boues sédimenteuses mais tirées vers cette primauté de la parole poétique et non laborieuse.

«Le besoin de parler, disait Plotin, est la sanction d'une déchéance qui a privé la créature de sa perfection originaires ; il s'éteindra une fois cette perfection retrouvée dans un monde meilleur. » Mais en attendant, le poète est invité à combattre l'insuffisance ontologique de la parole humaine, à faire rendre au silence de la mémoire ce chant intelligible et incantatoire, sensible aux inflexions de l'esprit et au passage des souffles. La poésie, partie de cette matrice sacrée, l'âme remirée dans le Verbe, ne peut alors que parler amoureusement, douloureusement et substantiellement.

Douloureusement, parce que sans la privilégier, le poète s'attache à cette connaissance en lui la plus incarnée, la plus violemment ressentie : la souffrance... la sienne et celle des

autres. Toujours réveillé de son mal et de son impuissance, le poète s'oblige au franchissement verbal, à l'indicible, à cette tension qui le fait passer de la conscience à la supraconscience.

Hors de l'instant de plénitude du poème, la parole se recouche sur ses bas-fonds naturels et seul le poète sait ce qu'il a atteint et d'où il reste exilé. Ces images, aux confins de l'informe et de la communication enthousiaste, c'est la beauté qui les apprivoise, et c'est elle qui résout la distension entre la mémoire et le désir.

Et ces deux répondantes des traces divines en nous, ces assermentées qui se regardent, ces voyageuses de l'amour à la mort, de la mort à l'amour, écho de parole, écho de cri, ce n'est pas la raison qu'elles longent en nous, mais cet ancien frémissement de reine aveugle et libre, ce regard spirituel où nous nous regardons devenir... Voyantes parce qu'aveuglées de mystère, la mort et l'amour arrachent au langage étonné l'inédit et l'inaudible... murmures de cette langue natale et naturelle de l'humanité : la POESIE !

Non pas omnipotence de la poésie, mais omniprésence, à la fois sensorielle, charnelle et substantielle, avec la force de changer la vie. Tous ces morts de la raison plus aveugle que le rêve, tous ces voyeurs de l'intelligence, plus étroits en lumière que le chas de l'aiguille, la poésie les déterre et les ouvre, non comme la foudre mais comme la graine de l'arbre irrépressible et lent.

A la fois jouvence et unité, le métalangage décante, goutte à goutte, mot à mot, le cumul du merveilleux dans la mémoire, et c'est toujours une louange, joyeuse ou douloureuse, que la poésie traduit et incarne. Que ce laudateur en nous, ce poète reste insoumis ; que nul honneur ne l'apprivoise, que nul rôle ne le piège, que nulle mode ne le dompte, car ainsi que le voyait Aristote, le poète est « cet ancien trésorier de la théologie » ou de la mémoire des dieux.

RINA LASNIER
de l'Académie
canadienne-française